



SOCRATE ET JÉSUS : DEUX RÉVOLUTIONNAIRES AUX DESTINS SIMILAIRES

Ange Allassane KONÉ
Université Alassane Ouattara
Angekone44@gmail.com

Résumé

Les rapports historiques antinomiques entre la philosophie et la religion pourraient laisser croire qu'il existe une opposition radicale entre Socrate et Jésus. Cette croyance, qu'on pourrait mettre sur le compte d'une critique de l'ordre de l'apparence, trouve ses limites dans une comparaison possible entre ces deux personnages qui ont révolutionné la pensée morale sociale. Précurseurs respectifs de la pensée platonicienne et de la pensée chrétienne, Socrate et Jésus présentent plusieurs traits de ressemblance qui justifient leur possible rapprochement. Une vie de modèle, une vision nouvelle éclairée des choses, une condamnation injuste et tragique, une influence positive et indéniable sur le cours de l'histoire de l'humanité ; voilà les traits caractéristiques qui ont marqué similairement la vie de deux personnages dont l'analogie est frappante.

Mots-clés : Christ – Destin – Dieu – Morale – Socrate

Abstract

The antithetical historical relations between philosophy and religion might suggest that there is a radical opposition between Socrates and Jesus. This belief, which could be attributed to a criticism of the order of appearance, finds its limits in a possible comparison between these two characters who have revolutionized social moral thought. The respective precursors of Platonic thought and Christian thought, Socrates and Jesus present several features of resemblance that justify their possible rapprochement. A model life, an enlightened new vision of things, an unjust and tragic condemnation, a positive and undeniable influence on the course of the history of humanity; these are the characteristic features that have similarly marked the lives of two similar people.



Keywords: Christ – Destiny – God – Morale – Socrates

Introduction

Les relations entre la foi et la raison ont souvent été conflictuelles si bien que l'on a fini par conclure que la religion et la philosophie sont diamétralement opposées. Cette opposition du religieux et du philosophe n'a malheureusement pas épargné les précurseurs de la philosophie et de la religion chrétienne que sont Socrate et Jésus. Dans cette optique, il paraît absurde de percevoir en Jésus une image analogue à celle de Socrate. Mais, est-il juste de considérer que Socrate est fondamentalement opposé à Jésus au point qu'il soit impossible de postuler l'existence d'une analogie entre ces deux personnages ? Précisément, Socrate et Jésus ne sont-ils pas des personnages similaires que l'on doit plus rapprocher qu'opposer ? Telle est la question centrale de la présente contribution. De cette question centrale, se dégagent les questions secondaires suivantes qui orientent la réflexion dans cette analyse : le dogmatisme intangible de Jésus opposé au rationalisme socratique n'est-il pas le fondement de la divergence que l'on établit d'ordinaire entre Socrate et Jésus ? Mais, au-delà, la révolution religieuse du Christ n'est-elle pas similaire à celle du maître de Platon dans la Grèce antique ? Par ailleurs, le destin sacrificiel du Christ n'est-il pas semblable au destin tragique de Socrate ?

À partir de ce questionnement, la thèse défendue ici est la suivante : à analyser attentivement les personnages de Socrate et de Jésus, il est possible de les rapprocher, plutôt que de les considérer comme des personnages qui s'excluent mutuellement. Précisément, ils doivent être considérés comme des personnages analogues.

En nous appuyant sur une approche comparative visant à aller au-delà de l'apparente opposition que l'on retient entre Socrate et Jésus pour établir la similarité qui existe entre ces deux personnages, nous organiserons notre argumentation en trois parties. La première consistera à rappeler que l'on se fonde sur la divergence scientifique qui sépare ces deux hérauts pour instaurer, à tort,



une opposition radicale entre eux. Dans la deuxième, nous dépasserons cette opposition superficielle entre pour présenter ces deux personnages comme des modèles de penser qui véhiculent les mêmes enseignements. Enfin, dans la troisième partie, nous tenterons de montrer que Socrate et Jésus constituent des modèles de vie similaires dans la mesure où, comme des missionnaires divins, ils acceptèrent, chacun, de mourir pour la cause qu'ils défendirent.

1. La divergence scientifique de Socrate et Jésus : prétexte de l'opposition radicale établie entre ces deux personnages

L'évocation du nom de Socrate rappelle systématiquement la science philosophique. Considéré comme le père de cette science, on pourrait également le présenter comme le révolutionnaire de la pensée grecque. Jésus, quant à lui, fait toujours penser à la religion, au Christianisme. En s'appuyant sur cette divergence scientifique, l'on finit par conclure qu'il existe une opposition radicale entre ces deux personnages. En fait, l'analyse de leur champ de réflexion laisse penser qu'il existe une opposition péremptoire entre eux, car si le maître de Platon fonde sa pensée sur un raisonnement critique et rationnel, le maître de l'église défend plutôt un dogmatisme religieux dans la quête de la vérité. Ainsi, dans l'optique de définir clairement l'opposition que l'on établit d'ordinaire entre ces deux écoles de pensée, nous révélerons l'opposition de la connaissance socratique aux révélations de Jésus. Par la suite, nous justifierons en quoi la croyance de Jésus, dans la mesure où elle diffère de celle de Socrate, est perçue comme le prétexte de la radicale opposition souvent établie entre eux.

L'histoire de Socrate se situe dans une Grèce antique dominée par la sophistique. Les textes d'Homère et d'Hésiode, que Platon présentait comme les instituteurs de la Grèce classique, avaient acquis le statut de fond culturel et pédagogique, auquel puisaient tous les éducateurs et tous les orateurs qui devaient faire un usage pédagogique ou édifiant du discours public. Pour la purification de



cet enseignement mythologique, Socrate dénonça ce statut usurpé, au motif qu'Homère, par exemple, dépeint de manière déplorable les dieux et les héros.

Cette ambition d'orienter autrement la vérité que prênaient les sophistes motiva la curiosité scientifique socratique. Dans sa quête de la vérité, le maître de Platon se fit novateur d'une pensée nouvelle. Et cette pensée novatrice, fondée sur un rationalisme doublé d'un idéalisme absolu, est aux antipodes de celle enseignée par celui que *La Bible* nomme le Messie. En effet, le souci du missionnaire du dieu de Delphes se justifiait, avant tout, à développer la sagesse comme science et art de vivre. Et pour réussir cette entreprise, il commençait par affirmer lui-même ne rien savoir ; docte ignorance qui d'ailleurs le faisait passer pour le plus sage des hommes. Ainsi, dans le *Théétète*, il déclare : « Je suis stérile en matière de sagesse, et le reproche qu'on m'a fait d'interroger les autres sans jamais me déclarer sur aucune chose, parce que je n'ai en moi aucune sagesse, est un reproche qui ne manque pas de vérité » (Platon, 2009, 150c). Cette prise de conscience, loin d'être une faiblesse, ouvre la voie à l'appréhension originelle des choses et engendre la philosophie.

Aussi, dans l'exercice de cette prise de conscience ou dans cet art d'accoucher les esprits, use-t-il d'une méthode originale : l'ironie. Par cette méthode, en effet, Socrate simulant l'ignorance, s'arroge la position de questionner et incite ses interlocuteurs qui ont l'imprudence de s'avouer savants, à répondre de la position qu'ils se croient en mesure de justifier. Ainsi, dans l'*Hippias majeur*, Socrate prétexte de son ignorance de la beauté pour inciter Hippias à lui en révéler la nature (Platon, 2009, 286 c). Flatté de ce compliment, Hippias propose plusieurs définitions de la beauté qui seront chacune, l'une après l'autre, réfutées par Socrate, qui est ainsi parvenu à ses fins : révéler l'ignorance d'Hippias.

Mais, si pour Socrate, « notre science n'est que réminiscence » (Platon, 2009, 72e), Jésus affirme, au contraire, que la connaissance n'est possible que par une faveur divine. Ainsi, à la différence de Socrate, Jésus est un juif palestinien



qui affirme être descendu du ciel avec la vérité pour éclairer la vision de l'humanité obscurcie par le péché. La redécouverte rationnelle du bien et du mal développée par Socrate, fait place, dans la perspective de Jésus, à un dévoilement, à une révélation de la vérité. Dans ce contexte, rechercher le vrai, c'est rechercher dieu. Le vrai n'est donc rien d'autre que Dieu lui-même. Or Jésus, se comparant à Dieu, s'autorise cette présentation : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (La Bible, 2005, Jean XIV : 6). Par conséquent, le vrai est identifiable à Jésus. C'est pourquoi, pour espérer une approche du vrai, il faut croire en Jésus et en ses enseignements.

On le voit bien, contrairement à l'enseignement de Socrate qui est rationnel, celui de Jésus est dogmatique. L'ensemble de sa pensée peut, en effet, être perçu comme un enseignement spiritualisé fondé à partir du judaïsme. Cela est vrai jusqu'à un certain point puisqu'il faut ajouter qu'il est encore autre chose. Ce plus se justifie par une définition nouvelle de Dieu qui engendre nécessairement une vision nouvelle de l'homme et de l'existence. Dieu n'est plus un être de terreur, éloigné de l'humain, et dont la volonté se définit à partir de simples lois. Désormais, l'on devra appréhender la réalité et la vie à partir d'une vision spirituelle à partir de la connaissance divine, car, dans la perspective de Jésus, la raison et les lois humaines présentent des limites face à cette requête. Autrement dit, le monde et tout le divers phénoménal ne sauraient véritablement nous instruire sur l'origine et le sens intelligible de l'existence. Si donc « Jésus est convaincu de l'existence d'une vérité ultime par opposition à un monde d'illusions » (F. Lenoir, 2009, p.232), il convient de noter que, c'est dans l'univers religieux que l'on peut espérer la contempler.

Aussi, cet univers est-il identifiable à la personne de Jésus en tant qu'image de Dieu. Qui, mieux que lui, peut définir le père, puisqu'il vient lui-même du ciel. Il est donc plus que nécessaire de regarder en direction du ciel pour connaître la vérité ; elle s'est personnifiée en l'image de Jésus. Jésus, en tant Dieu, s'affiche ainsi comme la personnification de la vérité. Par conséquent, il n'est pas une



simple voie, mais il se confond avec la vérité. Fort d'un tel raisonnement que tout disciple de Socrate jugerait dogmatique, l'on n'a pas hésité à opposer la conception scientifique du père de la philosophie à celle du précurseur du Christianisme.

Mais au-delà des connaissances de Socrate et de Jésus sur lesquelles l'on se fonde pour les opposer, l'on s'appuie également sur leurs croyances et sur leurs conceptions de la piété pour les distinguer. Autrement dit, la divergence de croyances entre Jésus et Socrate, ainsi que leurs différentes approches de la piété, exacerbe l'idée d'opposition perçue entre ces deux personnages.

En fait, selon Socrate, la croyance en Dieu implique nécessairement une conduite religieuse, morale qu'est la piété. Et cette piété, signe distinctif de la foi, suppose le service de Dieu. Or servir Dieu, c'est, dans son entendement, enseigner le bien et la vérité comme source d'épanouissement social, c'est-à-dire philosopher. Donc, la piété doit être considérée comme une activité philosophique par excellence. C'est pourquoi, s'adressant aux Athéniens, Socrate déclare :

« Ma seule affaire est d'aller et venir pour vous persuader, jeunes et vieux de n'avoir point pour votre corps et pour votre fortune de souci supérieur ou égal à celui que vous devez avoir concernant la façon de rendre votre âme la meilleure possible » (Platon, 1997, 30a).

Cette affirmation indique bien que croire en dieu, c'est le servir. Et le service divin est un exercice philosophique, qui nécessite, par conséquent, le recours à la raison.

C'est là une rationalisation de la croyance qui se distingue de la croyance prônée par Jésus. Tout d'abord, le Dieu dont Jésus est l'image est différent des dieux du panthéon grec. Jésus développe la conception d'un monothéisme absolu, alors que le maître de Platon a hérité des dieux traditionnels grecs connus grâce au discours mythique d'Homère et d'Hésiode.

Par-delà cette distinction fondamentale, la foi chrétienne se spécifie aussi par le refus de sacrifices d'animaux, tandis que, juste avant sa mort, Socrate



recommande à son ami Criton de faire don d'un coq au dieu de la médecine. Il affirme : « Nous devons un coq à Asklépios » (Platon, 1997, 118a). Cela peut être perçu comme un don sacrificiel dont le but est de remercier Asklépios pour l'avoir délivré des maux de ce monde. Ce type de pratique heurte de front la conception du Christ pour qui les sacrifices ne sauvent pas. Le salut vient plutôt de l'expression de la foi qui oriente la dévotion du croyant. Au fond, selon Jésus, l'accomplissement de la foi en Dieu ne peut se réaliser sans amour. Pour montrer son comportement dévot, le chrétien devra alors mettre à la justification de toutes ses pensées et de tous ses actes, « l'amour de son dieu puis l'amour de son prochain » (La Bible, Marc XII : 30-31). Ce sont là les deux commandements divins sur lesquels repose toute la foi. En conséquence, le don sacrificiel de Socrate ne peut que être contraire à la vision du Christ.

Enfin, toujours dans leur croyance, l'on se fonde sur les esprits qui animent chacun de ces deux maîtres de l'histoire pour les opposer de manière radicale. Dans les *Pensées*, Blaise Pascal (1972, p. 177) écrit : « Deux choses instruisent l'homme dans toute sa nature : l'instinct et l'expérience ». Au nombre des connaissances instinctives, nous pouvons évoquer les révélations de Jésus et la mantique socratique. Ces deux connaissances présentent une caractéristique propre et des buts différents.

De fait, Socrate possédait une sorte d'oracle intérieure qui lui permettait de prendre ses décisions par rapport à la volonté divine. Ce signe démonique ne se manifestait que dans les circonstances embarrassantes, dont les dieux seuls peuvent connaître l'issue. À ce sujet, Socrate déclare :

« C'est une voix qui lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que je vais faire, mais qui jamais ne me pousse à l'action. Voilà ce qui s'oppose à ce que je me mêle des affaires de la cité, et c'est là, pour ma part, une opposition particulièrement heureuse » (Platon, 1997, 31d).

Le *daïmonion* de Socrate avait donc l'air mystérieux, surtout qu'il était difficile à définir.



Mais si, chez Socrate, le mot “démon” fait penser aux dieux, pour Jésus, il renvoie plutôt à un ange qui a perdu la félicité divine. L’esprit qui anime Jésus est loin d’être un *daïmonion*, comme c’est le cas pour Socrate. Jésus le nomme Saint-Esprit. Par son origine et ses manifestations, l’Esprit Saint diffère du *daïmonion* de Socrate. Dans la Nouvelle Alliance, l’esprit saint représente l’onction messianique du Messie et ne cesse de reposer sur lui, comme le prouvent les grandes théophanies trinitaires du baptême et de la transfiguration. Présenté comme le verbe divin dans l’évangile de Jean, Jésus a reçu l’Esprit de dieu dans toute sa plénitude. La puissance intellectuelle et morale de sa doctrine et les miracles divers qu’il a accomplis témoignent qu’il avait la complicité de l’Esprit Saint. C’est cet esprit qui, plus tard, « convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement » (La Bible, 2005, Jean XVI : 8). Il intériorisera la présence de Jésus et communiquera aux chrétiens la volonté et l’amour.

De ce qui précède, nous constatons que l’on oppose Socrate et Jésus parce qu’ils présentent des conceptions scientifiques, des méthodes d’approche et des croyances différentes. Fort de ces divergences, la conciliation de ces deux personnages paraît difficile. Cependant, cette discordance ne relève que de l’apparence ; Socrate et Jésus se doivent être considérés plutôt comme deux modèles de pensée analogues.

2. Socrate et Jésus : deux modèles de pensée analogues

Socrate et Jésus présentent, à travers leurs enseignements, des pensées similaires. À interroger l’histoire, on découvre que l’humanisme qui caractérise la science morale d’aujourd’hui trouve son fondement dans les pensées de ces deux révolutionnaires. Si la révolution morale opérée par Socrate fut déterminante dans la réalisation de la pensée occidentale, celle opérée par Jésus, au sein de la religion, ne l’est pas moins. Ainsi, dans la critique des règles et croyances de leurs sociétés respectives, ils enseignèrent de nouveaux principes de vie sociale qui initient une relation nouvelle avec le divin.



De fait, avec Socrate, l'annonce de la révolution débute par une critique du sophisme. Rappelons qu'au-delà de l'art du discours, la pensée présocratique avait consacré l'ensemble de ses recherches à l'étude de la nature. Dans cet élan, la société évoluait vers un progrès scientifique à caractère matérialiste certain. Mais l'inscription de Socrate dans l'évolution du savoir grec changea l'orientation qu'avait abordée la pensée grecque. Ainsi, après analyse, on s'aperçoit qu'avec Socrate, la philosophie annonce un rationalisme éclairé doublé d'une science morale pour la bonne marche de la société. Comme le souligne Saint Augustin (2000, p. 298), « tout le monde s'accorde pour voir en Socrate le premier qui infléchit la philosophie dans son ensemble vers la remise en ordre et la restauration des mœurs ».

Par conséquent, si la philosophie platonicienne a une image rayonnante, c'est grâce au rôle de précurseur que Socrate a joué. L'omniprésence de la figure de Socrate dans le corpus platonicien donne évidemment à penser qu'il a exercé une profonde influence sur Platon. Et même si l'originalité de Platon ne consiste pas à faire de Socrate le personnage central de ses dialogues, soulignons que la pensée développée à travers les dialogues platoniciens présente une originalité qui surpasse toute l'école présocratique. La pensée platonicienne a, certes, hérité quelque chose de ses prédécesseurs et même de quelques-uns de ses contemporains, mais elle présente aussi quelque chose de nouveau. Et cette nouveauté, née grâce à Socrate, a été le fondement de la philosophie platonicienne, et donc de la philosophie tout court. Similairement, avec Jésus, l'avènement du Christianisme se fera sur les ruines du Judaïsme.

Le peuple hébreu savait, en effet, que son salut viendrait du Messie, mais le secours messianique qu'escomptaient les Juifs affichait une image plus physique, plus politique que religieuse. Ils attendaient d'être « libérés de la domination romaine, que leur clergé soit rétabli dans son ancien éclat, et d'autres espérances liées à l'amélioration de leurs conditions de vie sociale » (W.G. F. Hegel, 2003, p. 117). Une telle attente ne pouvait donc disposer le peuple de Dieu à croire que le



règne de Dieu était là lorsque Jésus le lui annonçait ; car les Juifs envisageaient l'arrivée du Messie sous un règne théocratique, comme ce fut le cas aux temps des juges.

Le Messie, méconnu, ne lutta pas seulement contre une partie du destin juif mais il s'opposa au tout. Énumérant les divers commandements de la loi, Jésus anathématisa l'homicide, la colère, l'injure et la haine. Dépassant l'acte criminel, il blâma même le mauvais désir. Au-delà de la loi du talion, il condamna tout acte de nature à blesser la charité. Ainsi, à ses yeux, les lois ou commandements, qui se bornaient à un simple service divin, une servitude immédiate ou une obéissance sans joie, ne proposaient qu'une nécessité religieuse. À cette nécessité, Jésus substitua ce qui lui était justement opposé, c'est-à-dire une valorisation de la personne humaine. Mais, que proposent véritablement Socrate et Jésus à la suite de leurs critiques ?

Jusqu'à Socrate, la pensée grecque visait un objectif scientifique qui avait oublié de mettre l'homme au cœur de ses recherches. Avec le maître de Platon, tout change. Son originalité fut d'avoir apporté un zèle religieux à la prédication de la morale rationnelle. Ainsi, aux coutumes traditionnelles de sa cité, Socrate joint la science. Et au contact de cet élément nouveau, les mœurs traditionnelles, sans qu'il y paraisse tout d'abord à l'extérieur, vont se transformer jusque dans leur fond. Bien compris, raison contre autorité, utilité contre tradition est le cri de guerre de Socrate dans la lutte qu'il a préparée. Et le principe fondamental qu'il avait pour but de faire triompher, c'était la suprématie de la raison éclairée. Il affirmait que toute défaillance morale a son origine dans l'intelligence et repose sur une erreur de l'entendement. Socrate place ainsi le point de départ de la connaissance et de la science, non dans la raison pure, mais dans les choses humaines, dans les notions communes. Il ne fait alors aucun doute que le dessein capital de Socrate a toujours été de transformer les pratiques humaines en une science morale. C'est d'ailleurs en travaillant à cette réforme qu'il s'est révélé comme le « fondateur de la science morale » (L. Massignon, 1909, p. 87).



De même, avec Jésus, le salut de l'homme n'est plus lié à la loi des œuvres mais à celle de la foi, « parce qu'en Jésus-Christ est révélée la justice de Dieu par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : le juste vivra par la foi » (La Bible, 2005, Romains I : 17). Cependant, cette foi ne devra pas se cacher sous son identité subjective. Elle devra plutôt se développer dans une morale qui défende la pratique de l'amour. Ainsi aux premières instructions judaïques, Jésus ajoute de nouveaux admirables préceptes : « Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (La Bible, 2005, Matthieu V : 44). Un tel langage est absolument nouveau et étrange. C'est comme s'il vidait la religion traditionnelle juive de son noyau, de sa sacralité au nom d'une revalorisation de la nature humaine.

Mais, la nouveauté du message du Christ, comme celle de Socrate, tient à ce que l'aspect religieux est indissociable de l'aspect éthique et politique. Il n'y a plus de relation avec Dieu qui n'implique un engagement de l'humain, une conduite exemplaire. Cependant si la révolution morale sociale fut l'objet de réforme de ces deux penseurs, notons que cette révolution a transformé les rapports entre l'Homme et Dieu.

Dans la formation de la science morale, le maître de Platon s'est vu obligé de révolutionner la conception que les Grecs avaient développée sur leurs divinités. Socrate, en effet, ne méprise pas la religion traditionnelle. Il en effectue les gestes, il respecte ce qu'il y voit de respectable ; mais il la pense et la juge en fonction de la mission que lui a confiée Apollon. Ainsi, s'il obéit aux dieux, c'est parce qu'il croit qu'ils sont bons et justes. De la peinture immorale faite des dieux par les premiers penseurs grecs, l'on passe alors désormais à la molarisation de leurs propos et de leurs actes. Aussi, à cet égard, s'aperçoit-on que « Socrate est bien un représentant de cette sagesse humaniste grecque, dont notre civilisation s'est nourrie longtemps, et qui fait de l'homme, non du dieu, l'aune de nos certitudes morales » (L. Brisson, 1997, p. 63). Autrement dit, c'est grâce au maître de Platon que l'humanité s'est faite une morale sociale qui privilégie avant tout l'humain.



Dans la même veine, Jésus, dans son zèle pour l'annonce du royaume de Dieu, annonce une nouvelle vision sacerdotale. Il proclame une nouvelle façon de faire l'aumône et une nouvelle manière de prier. Avec lui, l'on découvre une image nouvelle de Dieu. Sa puissance est d'amour et non de terreur ni de domination, comme l'a présenté le Judaïsme. Aussi, l'homme n'est-il plus l'instrument servile de la volonté divine. Il devient maintenant l'assisté, le collaborateur ou le fils de Dieu. Il est aussi appelé à l'imiter et à rechercher comme lui une vie exemplaire fondée sur une morale de sainteté et d'amour. La morale du Christ, en effet, va au-delà du légalisme. Elle renferme les exigences d'accomplissement véritable de l'homme, car l'amour des ennemis, la prédication de la vérité, le désintéressement face au matériel, la volonté de paix entre les hommes y occupent une place essentielle. Ce serait alors sans se tromper que d'affirmer que « Jésus est ce tournant radical de l'histoire humaine qui libère l'homme de la tyrannie des religions, le rend maître de son destin et prépare les voies à l'unification de l'humanité sous la même loi morale » (J. Moingt, 1993, p. 226). En d'autres termes, il arrache le genre humain à la foi servile statutaire de certaines religions telles que le judaïsme, pour le conduire à la foi morale où tout aspire au bien-être humain.

Enfin, dans le but de révolutionner la pensée de leurs sociétés respectives, notons que Socrate et Jésus se sont faits novateurs de la science morale. Ainsi l'originalité de cet être d'exception que fut Socrate est indéniable, car « à tous les grands hommes on trouverait des pairs en chaque genre ; mais un homme aussi original que celui-ci et des discours pareils aux siens, on peut les chercher, on n'en trouvera pas d'approchants ni dans le temps passé, ni dans le temps présent » (Platon, 1964, 221a-221e). Similairement à Socrate, par le Christ, l'homme est désormais éclairé sur son origine, sur les réalités de son existence et sur les conditions d'une vie morale et religieuse espérée. C'est pourquoi, pour Blaise Pascal (1972, p. 254), « Jésus-Christ est l'objet de tout, et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses ». Mais, hormis leurs modèles de



pensée, la similarité entre Socrate et Jésus se perçoit également à travers leurs modèles de vie.

3. Socrate et Jésus comme de similaires missionnaires divins

Relativement à leurs enseignements, Socrate et le Christ ont vécu, de manière analogue, comme des messagers divins. Les traits comparatifs qui les lient partent de leurs portraits sociaux, rappellent leurs destins tragiques et l'héritage qu'ils ont laissé à l'humanité. En effet, si physiquement, Socrate était laid et que Jésus, selon le prophète Isaïe, n'avait pas de beauté pour attirer les regards de ses concitoyens, il convient de souligner que leurs vies sociales étaient presque identiques.

Socrate donnait des leçons gratuitement et se satisfaisait humblement du soutien financier que lui apportaient ses amis. Et cela, il le justifie de la manière suivante : « Il ne me reste pas de temps pour m'occuper sérieusement des affaires de la cité et des miennes ; aussi, est-ce dans une extrême pauvreté que je vis, parce que je suis au service du Dieu » de Delphes. (Platon, 1997, 23b). Quant à Jésus, il renonce aux déterminations de fils, d'époux, de père et de citoyen par lesquelles l'homme est en rapport avec ses semblables. Ce renoncement aux délices du monde est plus qu'un sacrifice. Et pour ces raisons, on dira qu'il existe de fortes convergences entre les modes de vie de ces deux personnages, car « au confort et à la stabilité, ils ont préféré l'indépendance et le mouvement ; plutôt que la douceur d'un foyer, ils ont choisi la rudesse des routes » (F. Lenoir, 2009, p. 99), parcourant ainsi villes et bourgades pour répandre leurs enseignements.

Ainsi dans l'*Apologie de Socrate*, le maître de Platon se présente comme un cadeau fait par les dieux à ses concitoyens. Sa vie austère démontre combien de fois il est resté indifférent aux plaisirs de la chair. Et si les sophistes, par exemple, enseignaient pour être rémunérés, lui, il le faisait par passion et par devoir divin. Jésus, également, n'est pas demeuré charpentier comme son père Joseph. À douze ans déjà, il révélait la véritable identité de son père, céleste, à la demande de qui il



était venu sur la Terre. S'ils ont, tous les deux, vécu dans la pauvreté matérielle pour enrichir l'esprit des autres, Socrate et Jésus ont préféré une vie austère pour un meilleur accomplissement de leurs missions.

De fait, doué d'une compréhension particulière de la réalité existentielle, Socrate pensait déjà mener une vie non ordinaire. Et quand l'oracle de Delphes, consulté par l'un de ses amis d'enfance (Chéréphon), le désigne entre tous les hommes comme le plus sage et le plus savant, bien que stupéfait, Socrate voyait là le signe d'une mission divine. Désormais « interroger, parler, montrer aux Athéniens qu'ils ne savent pas ce qu'ils croient savoir, devient pour Socrate un devoir, un devoir sacré imposé par le Dieu » de Delphes (L. Massignon, 1909, p. 60). Il ira par les rues et par les places, questionnant chacun, jeune ou vieux, homme libre ou esclave, artisan ou notable pour leur faire découvrir leur ignorance.

La méthode appréciée de Socrate dans la révélation de l'ignorance de ses concitoyens est l'ironie ou l'art d'interroger. Par cette méthode, en effet, il vise à faire identifier par l'interlocuteur une ignorance non identifiée. Or l'ironie accompagnée de la réfutation porte sur des opinions relatives aux questions les plus importantes et souvent les plus sensibles de la société grecque. Cela ne rendait pas la tâche facile aux interlocuteurs. Lorsque ces derniers étaient réfutés, ils perdaient leurs repères et étaient en proie à de profonds désarrois que Menon a exprimés de façon saisissante quand il dépeint Socrate comme un sorcier qui ensorcelle son interlocuteur :

Socrate, j'avais entendu dire, avant même de te rencontrer, que tu ne fais rien d'autre que t'embarrasser toi-même et mettre les autres dans l'embarras. Et voilà que maintenant, du moins c'est l'impression que tu me donnes, tu m'ensorcelles, tu me drogues, je suis, c'est bien simple, la proie de tes incantations, et me voilà plein d'embarras (Platon, 1984, 80a-b).

Si le pouvoir de séduction que Socrate exerce sur la jeunesse repose en grande partie sur les réfutations qu'il leur administre, paradoxalement, ce sont ces mêmes réfutations qui sont à l'origine de la haine de ses congénères à son égard.



L'humiliation que ces derniers subissaient avait suscité le mépris de ce discoureur moqueur qu'il fallait à tout prix arrêter. Ainsi l'acte d'accusation qui existait encore dans les archives d'Athènes, à l'époque de Phavorinus, sophiste contemporain de Trajan et d'Adrien, était ainsi libellé : « Socrate est coupable du crime de ne pas reconnaître les dieux de la cité, d'introduire d'autres divinités qui sont nouvelles ; il est coupable, en outre de corrompre la jeunesse. Peine, la mort ». (L. Massignon, 1909, p. 88).

La mission de Jésus n'est pas différente de celle de Socrate. Il avait trente ans quand il a quitté Nazareth pour commencer sa mission, ordonnée par son père céleste. S'étant rendu au temple, il choisit, pour l'exhortation, l'un des passages du livre du prophète Isaïe :

L'Esprit du seigneur est sur moi ; et il m'a sacré par son onction, il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, consoler ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, rendre la vue aux aveugles, délivrer ceux qui sont dans l'oppression, publier le jubilé du Seigneur, l'année de grâce et le jour de justice » (La Bible, 2005, Luc IV : 19).

Cette lecture achevée, il replia le livre du prophète et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il poursuivit : « La prophétie que vous venez d'entendre se réalise aujourd'hui au milieu de vous » (La Bible, 2005, Luc IV : 21). Jésus venait de décliner sa vraie identité, espérant que le peuple juif le recevrait avec respect, honneur et louange. Mais à l'admiration se substituèrent promptement la jalousie et la colère.

La violation apparente du sabbat et le fait de s'appeler "fils de Dieu" irritaient de plus en plus les Juifs et excitaient leur fanatisme. Les nazaréens, se croyant dédaignés par ce fils de charpentier, qui semblait préférer les gentils aux enfants d'Abraham, entrèrent dans une colère furieuse et voulurent sa mort. La haine des pharisiens était montée à son comble. Ils étaient décidés à ne pas reculer même devant le meurtre. Ainsi, ils commencèrent à salir son image en l'accusant de blasphémateur ; ils unirent leurs efforts pour le rendre odieux aux yeux du peuple et parvinrent à le livrer à la justice.



Un vendredi, à la sixième heure du jour, la sentence du procès de Jésus, qui se présenta comme le rédempteur de l'humanité, est rendue publique : la crucifixion. Tout comme pour Socrate, l'acte d'accusation porté contre Jésus avait l'image d'un prétexte. À son procès, on fit venir de faux témoins ; mais leurs dépositions embarrassèrent les juges, car elles ne s'accordèrent pas. Et lorsque Pilate demanda aux chefs du Sanhédrin (tribunal juif) : de quel crime accusez-vous cet homme ? Ils répondent qu'ils l'ont trouvé excitant le peuple à la révolte, empêchant le paiement du tribut à César, et se présentant lui-même fils de Dieu. Mais après l'avoir interrogé, Pilate confesse : « Je ne l'ai trouvé coupable d'aucune des choses dont vous l'accusez ; ni Hérode non plus ». (La Bible, 2005, Luc XXIII : 15).

Devant l'injustice de son peuple, Jésus choisit une attitude similaire à celle de Socrate. En effet, les propos du maître de Platon et la prosopopée des lois, dans le *Criton*, sont tout à fait représentatifs de cette conquête d'une justice rationnelle qui dépasse la loi du talion et la réplique du mal par le mal. En effet, face aux accusations, Socrate aurait pu affirmer son innocence mais il n'en fit rien. D'abord parce que le signe démonique l'a détourné de préparer son apologie, mais surtout parce qu'il voyait la mort comme une délivrance, plutôt que d'attirer la compassion de ses juges et de ce fait, de se montrer ridicule. Alors, au nom de la justice, il fallait affronter la mort d'autant que celui qui s'applique à la philosophie et s'y applique droitement ne s'occupe de rien d'autre que de mourir.

Parallèlement, durant son arrestation, Jésus interdit à ses disciples de s'opposer à la cohorte romaine, car ceux qui règneront par l'épée périront par l'épée. Aussi, a-t-il refusé de fuir les circonstances tragiques qui ont conduit à sa mort. Fidèle à son enseignement, il décida d'affronter son destin d'autant qu'il prescrivait que ce n'est plus la fidèle observance de la loi juive qui sauve, mais bien plutôt la foi et l'amour. Et au nom de cet amour, pour l'humanité, le sacrifice à la croix en vaut la peine. Ainsi, devant le témoignage de leur mort, on dira avec justice que « Socrate et Jésus sont morts comme ils ont vécu : en pleine cohérence



avec leurs principes éthiques et avec la vérité qu'ils prônaient » (F. Lenoir, 2009, p.141).

Par ailleurs, on pourrait être tenté de dire que les conditions de la vie et de la mort de Socrate préfigurent aisément celles du Christ. Ainsi, par exemple, même s'il s'agit de le faire avec beaucoup de précautions, on ne peut s'empêcher de comparer « l'attitude de la foule conspuant et raillant Jésus, qui prétend être le fils de Dieu, avec celle des juges, condamnant Socrate qui n'hésite pas à affirmer qu'il est un don du dieu de la cité » (L. Brisson, 1982, p. 60).

En outre, si Judas Iscariote avait trahi son maître pour trente pièces d'argent, son condisciple Matthieu note, dans son Évangile, qu'il « jeta les pièces d'argent dans le temple, se retira et, alla se pendre » (La Bible, 2005, Matthieu XXVII : 5) comme s'il regrettait son acte. De même, après la mort de Socrate, Saint Augustin (2000, p. 298) rapporte que « l'indignation populaire se retourna contre les deux accusateurs, au point que l'un succomba à la foule qui lui tombait dessus, et l'autre ne se tira du même châtiment qu'en choisissant l'exil pour toujours ».

Mais les morts de Socrate et de Jésus seraient-elles synonymes de leur fin ? Notons que c'est en refusant tout compromis que Socrate sauve la philosophie naissante et fait émerger l'identité du philosophe, dans un choix symbolique qui lui assure la postérité infinie que nous lui connaissons. Les fondements injustes de son accusation et les conditions de sa mort témoignent qu'il fut donné à la société grecque en particulier et à l'humanité en général, comme un sacrifice pour la sauvegarde de la science philosophique. C'est donc avec raison que Luc Brisson (1997, p. 65), dans l'introduction de l'*Apologie de Socrate*, parlant de la mort de ce dernier, affirme: « La mort de Socrate, geste fondateur de la philosophie ».

Après sa mort, Socrate laissa comme héritage, à la science universelle, un savoir immense et varié, si on se réfère à ses disciples. Son omniprésence, dans toute pensée qui daigne découvrir la vérité sur l'homme et son existence, est



irréfragable, à telle enseigne que David Jougneau (2010, p. 19) écrit que « Socrate ne nous apprend pas seulement à penser mais aussi à nous penser dans le monde ». Alors, si nous nous mettons en accord avec la théorie de la réincarnation platonicienne, nous dirons justement que Socrate est ressuscité et vit à travers la pensée existentielle. Lui qui n'a laissé aucun héritage écrit, des monceaux de livres interrogent son image énigmatique. Et s'il affirmait n'avoir pas de disciples, des systèmes colossaux se réclament de son patronage. Peut-être que le vrai Socrate est à jamais caché sous la légende qui incarne en lui la conscience philosophique, unité de la conscience intellectuelle et de la conscience morale.

Christ, de son côté, a déchiré le voile qui occultait le sens réel des choses. La raison naturelle, qui faisait la fierté de l'homme, avait donc besoin d'être sanctifiée afin de ne plus se méprendre sur les valeurs relatives du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Aussi, conviendrait-il de dire que « la vérité expérimentée dans la révélation du Christ n'est donc plus enfermée dans un cadre territorial et culturel restreint, mais elle s'ouvre à quiconque, homme ou femme, veut bien l'accueillir comme parole de valeur définitive pour donner un sens à l'existence ». (Jean-Paul II, 1998, p. 16).

En somme, si le destin a lié Socrate et Jésus par une vie si tragique, nous pensons que cela avait pour fin de les disposer à annoncer cette vérité émancipatrice de l'individu à l'égard des fausses croyances sur Dieu et l'existence. Face à la pesanteur des lois des sociétés antiques, Socrate et Jésus recommandent l'autonomie et la responsabilité de l'individu, se présentant ainsi comme les lointains instigateurs du légalisme moderne. Et c'est par cette autonomie ou cette prise de conscience que chacun d'eux prépara son immortalité.

Conclusion

L'impact foncièrement moral de leurs pensées sur la culture occidentale démontre que Jésus et Socrate représentent deux modèles de vie comparables. Ils ont tous les deux vécu austèrement, mais ont eu la notoriété de révolutionner les



croyances, les opinions de leurs peuples respectifs. Incompris des communautés politiques et religieuses de leur temps, ils ont tous deux connu une fin tragique. Cependant, Socrate et Jésus ne sont pas morts pour mourir, mais pour revivre.

En fait, Socrate, par son originalité et sa grandeur d'esprit, a marqué la postérité d'une forte empreinte et a inspiré à Platon une admiration et un enthousiasme fervent et durable. Mais ce qui pourrait être annoncé comme le couronnement de cette vie particulière qui a révolutionné la pensée grecque, c'est sans doute le procès et la mort de Socrate, à telle enseigne que Théodore Gomperz (1905, p. 113) soutient que « tant que les hommes vivront sur la terre, on parlera du procès de Socrate. À jamais on déplorera le sort de celui qui, le premier, donna sa vie pour la cause de la recherche scientifique ».

Comme Socrate, Jésus mourut de façon un peu trop précoce, c'est-à-dire à trente trois ans. Lui que le peuple juif attendait sous la venue d'un Messie, il vint plutôt sous l'image d'un révolutionnaire dont l'enseignement hypothéquait les valeurs religieuses de la société juive. Jugé et condamné à mort dans une atmosphère bruyante, dépourvue de véritable justice, sa crucifixion nous rappelle les conditions iconoclastes de la mort du maître de Platon. Ainsi, selon Blaise Pascal (1972, p. 365), « les Juifs, en le tuant pour ne point le recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque du Messie ». Désormais, le Christ est présenté comme l'agneau qui ôte le péché du monde ou encore la pierre angulaire de la pensée religieuse. Aussi, nul ne peut aujourd'hui réfuter l'influence du christianisme sur la vie politique, éthique et même scientifique de l'humanité tout entière.

Assurément, Jésus et Socrate ont rendu Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, par leurs enseignements et leurs modèles de vie. Par leurs "incarnations", leurs doctrines et les témoignages de leurs vies, ils ont entrouvert aux hommes le chemin du retour à Dieu.



Références bibliographiques

AUGUSTIN Saint, 2000, *La cité de Dieu*, tome II, Paris, Ed. Gallimard.

BIBLE D'ÉTUDE, 2005, trad. Louis Segond, Crête, Ligue Biblique Internationale.

BRISSON Luc, 1982, *Platon, les mots et les mythes*, Paris, La Découverte.

DAVID-JOUGNEAU Maryvonne, 2010, *Socrate dissident*, Paris, Actes Sud.

GOMPERZ Théodore, 1905, *Les penseurs de la Grèce*, tome II, trad. Auguste Reymond Lauzanne, Paris, Payot.

HEGEL Wilhelm Georg Friedrich, 2003, *L'Esprit du christianisme et son destin*, trad. Olivier Depré, Paris, Vrin.

JEAN PAUL II, 1998, *Fides et Ratio, Lettre Encyclique*, Paris, Médiaspaul.

LENOIR Frédéric, 2009, *Socrate, Jésus, Bouddha : Trois maîtres de vie*, Paris, Fayard.

MASSIGNON Louis, 1909, *Doctrines religieuses des philosophes grecs*, trad. P. Lethielleux, Paris, Librairie éditeur.

MOINGT Joseph, 1993, *L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Cerf.

PASCAL Blaise, 1972, *Pensées*, Paris, Librairie Générale Française.

PLATON, 2009, Théétète, *Œuvres complètes*, trad. Luc Brisson, Paris, Flammarion.

PLATON, 2009, Phédon, *Œuvres complètes*, trad. Luc Brisson, Paris, Flammarion.

PLATON, 1997, *Apologie de Socrate. Criton*, trad. Luc Brisson, Paris, Garnier-Flammarion.

PLATON, 1964, *Le Banquet. Phèdre*, trad. Emile Chambry, Paris, Garnier-Flammarion.



Agathos, n°001, Décembre, 2017, <http://www.agathos-uaa.net>

PLATON, 1984, *Protagoras. Gorgias. Menon*, trad. Alfred Croiset, Paris, Les Belles Lettres.